

rible, on ne la résout pas avec l'esprit, on ne la résout qu'avec la vertu, non pas même avec la vertu qui fait les sages et les héros du monde, mais avec la vertu de Dieu acceptée de nous, fruit de notre cœur et du sien, incompréhensible hyménée qui est sous vos yeux, qui vous parle, et que vous n'entendez pas, dans l'inexprimable recherche qu'il fait de vous, parce que vous êtes arrêtés par une triple faiblesse qui vous enivre de vous-mêmes ; faiblesse d'esprit, faiblesse de cœur, faiblesse des sens.

Faiblesse d'esprit, qu'est-ce que c'est ? Un homme est frappé contre Dieu du premier phénomène venu ; il voit, par exemple, plusieurs cultes dans le monde, et il se dit : s'il y avait une vraie religion sur la terre, il n'y en aurait évidemment qu'une seule. Cette pensée lui suffit ; il a barre contre Dieu, il n'en reviendra jamais. L'infortuné ne comprend pas que la multitude même des cultes démontre à satiété la nature et le but religieux de l'homme, et que l'homme ne saurait être ni religieux sans que cet acte de naissance soit l'acte authentique de la divinité même de la religion. Il ne comprend pas que l'homme, à la fois libre et religieux, poussé vers Dieu par un besoin qui est une passion, éloigné de lui par une sorte d'horreur de sa perfection, partagé entre ces deux sentimens contraires et cherchant à les unir, se crée de Dieu des idées et des cultes à sa portée, l'adore et le méconnaît tout ensemble, lui dise : Reste et va-t-en. Les faux cultes, Messieurs, ne sont qu'une transaction entre ces deux mouvemens de l'homme à l'égard de Dieu, et rien peut-être ne prouve davantage l'indispensable vérité de la religion, que ce spectacle de l'humanité aimant mieux déshonorer Dieu que de se passer de commerce avec lui. Eh bien ! un homme raisonnable, un savant, un profond politique passera sa vie, cette vie grosse d'une éternité, il la passera sans religion, sous la sauve-garde de cette misérable idée que je viens de dire, et que je suis bien forcé d'appeler un idiotisme, plus qu'un idiotisme, puisqu'elle prouve justement ce qu'il veut nier, la nécessité et la vérité de la religion. Il tombera de là un jour, avec ce seul appui dans la lumière divine, où ce qui l'étonnera le plus sera d'avoir péri par une démonstration qui devait le sauver.

Faiblesse de cœur, autre cause qui arrête l'homme et l'empêche d'entrer dans un rapport positif et efficace avec Dieu. Il est dans un de ces deux états : il aime encore ou il n'aime plus. Quand il aime, il est séduit par cette légère flamme qui sort de son cœur, comme on voit, dans les cimetières, une lueur qui brille un moment sur la tombe des morts. Il croit à cet amour fragile, et lui sacrifie l'amour éternel, sans se douter que Dieu communique à nos affections, quand elles sont réglées et pénétrées par son amour, un charme qui les épure et les fait durer. Ou bien il n'aime plus, et le désenchantement de la créature, au lieu de le tourner vers Dieu, étend jusqu'à lui les causes qui ont desséché son cœur. Il n'entend plus la langue qu'il a parlée ; quand on lui dit que Dieu nous a aimés jusqu'à souffrir pour nous, ce lui paraît un songe d'enfant : ces nouvelles de l'amour, venues de l'étranger, le trouvent sans souvenir et le laissent sans espoir, la persuasion n'a plus lieu chez les morts.

Reste dans la faiblesse des sens une troisième et plus puissante cause de notre incapacité religieuse. Je n'en dirai qu'un mot, tout il vous est facile de suppléer à ce que je ne dirai pas. Qui croirait que l'homme s'éloigne de Dieu pour épargner à ses sens, je ne dis pas les grands sacrifices, mais de légères privations ? Qui croirait que le jeûne et l'abstinence sont des raisons contre Dieu ? Il en est ainsi pourtant, Messieurs, et cette simple observation doit vous faire comprendre quelle force il faut à l'homme pour entrer en communion avec Dieu, puisque de semblables misères sont pour lui déjà une difficulté. Autant donc il est vrai que l'humanité tend vers Dieu par un besoin réel et profond, par une passion qui remplit le monde de ses efforts, autant il est vrai que cette passion n'arrive à l'efficacité que par la vertu.

La religion est tout à la fois passion et vertu, la plus haute passion de l'humanité et sa plus haute vertu, également remarquable quoique diversement, soit qu'elle subjugue l'âme sans la transfigurer, soit qu'elle la transfigure et la divinise en effet. Et par-là il vous est découvert pourquoi elle est tant aimée et tant haïe, dénaturée souvent, et détruite jamais. Si elle n'était qu'une vertu, elle périrait aisément avec la vertu ; si elle n'était qu'une passion, elle succomberait dans l'impuissance du bien. Elle se sauve et se maintient par ces deux forces, Dieu ayant voulu que l'humanité ne pût en aucun temps et en aucun lieu rompre totalement avec lui. Combien sont donc vains et dignes de pitié ceux qui s'en font les ennemis ! Les insensés ! ils croient n'avoir à combattre qu'une vertu, ils trouvent une vertu ; ils croient les séparer du moi, et les deux têtes de l'Hydre divine se dressent ensemble pour leur révéler qu'entre Dieu et l'humanité c'est à jamais.

(Extrait traduit de *Brownson's Quarterly Review*, octobre 1844.)
L'ÉGLISE ANGLICANE EST SCHISMATIQUE.

SUITE.

Ira-t-il plus loin, et conviendra-t-il qu'un concile national est compétent pour déclarer avec autorité la parole de Dieu, et pour déterminer ce qui est ou ce qui n'est pas hérésie ; et dira-t-il que le concile national d'Angleterre a condamné Rome comme hérétique, et qu'en ce cas l'Église d'Angleterre n'était point coupable de schisme en se séparant de la communion de Rome ; nous avons trop de confiance dans ses principes, comme bon théologien, pour croire qu'il se mettra sur ce terrain ; mais s'il le faisait, nous lui répliquerions, —

1^o. Que cela contredit les principes reconnus de l'Église, suivant lesquels il n'y a qu'un concile universel qui soit compétent pour déclarer ce qui est,

ou n'est par hérésie. Et un concile national, quand il va au-delà des matières de discipline locale, n'est d'aucune autorité, à moins que ses décisions ne soient acceptées et reconnues par l'Église universelle ; mais hors de là nous le nions.

2^o. Que l'Église d'Angleterre ne procède pas même de l'autorité d'un concile national. Premièrement aucun concile provincial, national ou œcuménique n'est réellement un concile à moins qu'il ne soit convoqué par des ordres légaux, émanés du premier pasteur de l'Église. L'Église est en elle-même une police indépendante et ne relève en aucune manière d'un gouvernement civil. L'autorité du concile ne dérive point de l'empereur, ou du prince qui a permis ou ordonné l'assemblée, mais du chef officiel de la corporation ecclésiastique. L'assentiment ou l'édit du prince n'est essentiel qu'à la paix et au bon ordre du concile, et qu'autant que le concile aura à délibérer sur des matières purement temporelles. Maintenant en Angleterre, au temps de la réforme, aucun concile légal n'a été convoqué, car aucun n'a été convoqué par le consentement ou l'ordre de l'autorité compétente pour ordonner un concile. Mais passons là-dessus ; pour en venir au fait, la condamnation de Rome n'a pas été prononcée par un concile, ni sa séparation autorisée par un concile, mais par acte du parlement. Il peut y avoir eu une convocation ; mais tout le monde sait qu'il n'y avait pas un concile libre. Tout a été commencé, discuté, parachevé par l'autorité du roi en parlement : autorité inconnue à la corporation ecclésiastique. L'évêque Jewell, dans son *apologie de l'Église d'Angleterre*, dit : —

“ Et nous non plus, n'avons-nous pas fait ce que nous avons fait ensemble, sans évêques, et sans concile. La chose a été traitée en *plein parlement*, d'après longues consultations, et devant un synode notable, et après convocation.

Sur quoi l'éditeur de l'édition qui est par-devant nous, le présent évêque protestant de Maryland, remarque, —

“ La cause de Jewell n'en aurait été que pire, si elle avait eu besoin de cette défense. Les meilleurs amis de l'Église d'Angleterre ont toujours été prêts à reconnaître qu'il aurait été heureux, si le parlement eut eu une part moins active dans la réformation. La mesure était de nécessité, car quoi qu'une grande partie du peuple, et la principale noblesse fussent amis de la réforme, cependant une grande majorité du clergé avait retenu son attachement aux dogmes distingués de la papauté, et était tenace dans son opposition à la mesure que l'on prenait pour leur suppression. *Laissez à eux-mêmes, ils seraient en toute probabilité retombés facilement dans la soumission du joug de Rome.* L'INFLUENCE LAÏQUE A ÉTÉ EMPLOYÉE PAR LA PROVIDENCE DE DIEU (!) POUR EFFECTUER LA PURIFICATION DE SON ÉGLISE.” — *Apologie de l'Église d'Angleterre* par John Jewell, évêque de Salisbury. New-York 1841, p. 192, 193.

Ici, le grand, l'important fait est admis : La séparation n'était point par l'autorité de l'Église d'Angleterre *quod, en tant qu'église*. Car laissée à elle-même elle aurait continué dans la communion de Rome ; la séparation fut opérée par l'influence laïque ; une telle influence inconnue dans l'Église de Dieu, qui transmet son autorité non aux laïcs, mais aux pasteurs et aux prédicateurs. Le simple fait est : qu'une portion des laïcs d'Angleterre, exerçant l'autorité civile aidée par quelques membres du clergé, contrairement aux désirs et à la persuasion de l'Église d'Angleterre, l'ont séparée avec violence de la communion de Rome. Qu'on ne dise donc point que ça été fait par un concile libre qui, après délibération, a convaincu Rome d'hérésie, et qui par conséquent a défendu de rester en communion avec elle. Il n'y aurait eu aucun concile en Angleterre dans le seizième siècle, s'il eût été libre, qui aurait passé un acte de condamnation contre l'Église de Rome. Par quelle autre autorité de l'Église donc, Rome a-t-elle été déclarée hérétique, et qu'on a trouvé un motif solide de se séparer de sa communion ? Par aucun du tout.

Le *Churchman* va plus loin, et prétend que l'Église d'Angleterre ne s'est jamais séparée de la communion de l'Église catholique ; “ nous nions, dit-il, que l'Église d'Angleterre se soit jamais, par elle-même, séparée du reste de l'Église universelle, et nous nions que le reste de l'Église universelle, agissant comme corporation, se soit jamais séparée de l'Église d'Angleterre.” A cela nous répondons :

1^o. Que l'Église d'Angleterre en se séparant de la communion de l'Église de Rome pendant que cette Église, comme nous l'avons vu, était au temps de la séparation une partie intégrale de l'Église catholique, s'est séparée de la communion de l'Église catholique. Tant que l'Église de Rome n'a pas été convaincue de schisme ou d'hérésie par un tribunal compétent, en se séparant d'elle, c'était se séparer de l'Église catholique. Mais les Églises particulières, d'après la constitution reconnue de l'Église, commencent entre elles par le moyen de leurs évêques, ou premiers pasteurs. Conséquemment, se retirer de la communion d'un évêque ou d'un premier pasteur, c'est se séparer de la communion de l'Église sur laquelle il préside. Mais le *Churchman* avoue que l'Église d'Angleterre s'est séparée de la communion du Pape ou évêque de Rome : par conséquent, elle s'est séparée de la communion de l'Église de Rome ; par conséquent encore, elle s'est séparée de la communion de l'Église catholique dont l'Église de Rome était un membre intégral. Mais nous répliquons :

2^o. Que soit par son propre fait, soit par celui de l'Église universelle, l'Église d'Angleterre est séparée de la communion de l'Église catholique. Le *Churchman*, nous pensons, ne prétendra pas, que son Église est en communion avec les Églises non-épiscopales qu'il ne reconnaît pas. Elle n'est certainement pas en communion avec l'Église de Rome, ou avec aucune autre